



L'étau se desserre*

Brian PORTNER

Les épaules carrées et le regard vide, Aaron ferme la porte de son appartement derrière lui. Marchant la tête baissée, il s'en est fallu de peu qu'il n'entre en collision avec la concierge du bâtiment.

« Désolé, murmure-t-il, voulant éviter une interaction.

— Ne vous en faites pas, répond-elle. Au fait, j'ai vu Madame Bento à votre appartement hier. Elle est repartie avec quelques cartons et a laissé ses clés avec moi ; elle m'a dit que vous vous étiez mis d'accord ? Elle a l'air bien jolie avec sa nouvelle coupe de cheveux !

— Vous pouvez me les donner ce soir. Je ne peux pas me permettre d'être en retard au tribunal. À plus tard, Madame. »

* La nouvelle que vous allez lire est le produit du premier cours de français que Brian a suivi à SFU.

En resserrant sa cravate pour la septième fois depuis qu'il l'a attachée plus tôt ce matin, Aaron se dirige vers l'escalier qu'il descend lentement jusqu'au sous-sol, guettant d'un œil l'ampoule qui clignote au-dessus de sa tête et menace de s'éteindre à tout moment. Après être sorti de l'immeuble, Aaron stationne sa voiture noire devant le café qu'il fréquente tous les matins depuis des années. L'odeur accueillante de l'établissement et le réchauffement interne qu'il ressent lorsqu'il porte à ses lèvres le café fraîchement préparé évoquent les sentiments d'une époque plus chaleureuse que celle-ci. Se précipitant vers la caisse, le garçon lui lance :

« Hé, Aaron ! Ça va ? Tu sais qui était ici il y a à peine une heure. Bi...

— Un café noir, comme toujours, s'il te plaît, l'interrompt-il. Je suis pressé. »

Le garçon fronce un peu les sourcils, mais Aaron ne s'en aperçoit guère. Il ne pensait plus à *elle*. *Elle* ne traversait plus son esprit. *Elle* faisait partie d'une vie d'antan, d'une vie d'hier, d'une vie qu'Aaron ne vivait plus et dont il ne se souvenait plus. Si seulement tout le monde voulait bien arrêter de lui parler sans cesse d'*elle*.

Tout à fait impassible, Aaron se précipite vers la salle où aura lieu le procès au Palais de Justice. Il ne se présente rien d'anormal suggérant que cette journée va différer des autres. En remontant d'une main sa cravate pourtant déjà bien serrée, il ouvre la porte d'entrée. Pas besoin de notes car il sait dans les moindres détails ce qu'il va dire. Plus important encore, il sait la manière dont il va l'exprimer.

Aaron franchit le seuil majestueux de la salle de tribunal et un homme lui tend l'horaire des affaires de la journée. Les yeux

rivés sur l'audience, il retourne les salutations qu'on lui fait par des hochements de tête. Du coin de l'œil, il aperçoit une femme qui se prépare à témoigner. Le juge annonce aussitôt : « Le premier témoignage aura lieu dans cinq minutes. » Pourtant, il était déjà prêt. Rien ne peut l'empêcher de faire ce qu'il est venu faire.

« Mesdames et messieurs, nous allons tout d'abord entendre le premier témoin du vol du Café Quartier qui a eu lieu le 12 janvier de cette année. Vous avez la parole, Madame Bitoni.

— Merci, Monsieur le Juge. Je m'appelle Bianca, et je voudrais... »

Le cœur d'Aaron s'arrête net. Sans même que son cerveau ne lui dise de le faire, sa main s'empare du nœud de sa cravate et le resserre à l'étouffer. C'est la première fois depuis la séparation qu'il entend ce nom à voix haute. Il se sent tout d'un coup ôté de la réalité, comme s'il venait d'en être téléporté. Tout d'abord, il voit le sable. Et puis la mer au-delà devient reconnaissable. Devant le coucher de soleil, les vagues se heurtent sans cesse à la falaise. Les deux boutons du haut de sa chemise sont déboutonnés. Se tend vers lui un visage souriant aux traits tendres.

« Comme je suis chanceuse d'être ici avec toi, Aaron Bento. »

Son nom résonne dans la salle du tribunal : Aaron Bento... Aaron Bento...

« Maître ? Madame Bianca Bitoni a fini son témoignage. »

Que lui arrive-t-il ? D'habitude, Aaron est vigilant et prêt à répondre à toute question. Mais sa tête commence à tourner. Soudain, il aperçoit dans l'audience une femme qui arbore le même foulard

que Bianca portait l'hiver et puis une autre femme qui utilise ce geste similaire à celui qu'elle faisait quand elle rejetait ses cheveux en arrière.

« Euh, je... pense que... vous... », bredouille-t-il.

Au cours du temps qui reste du procès, il s'efforce de rester calme mais ne réussit pas à articuler ses arguments de manière convaincante. Il ne sait plus même sur quoi porte la discussion. En quittant la pièce en trombe à la fin du procès, une main se pose sur son épaule. Elle lui paraît chaude et réconfortante. Il sent que la façade qu'il s'est construite ces derniers mois risque de s'effondrer. Lentement, il se retourne.

« Tu as besoin de te détendre, Aaron. On sort en équipe au pub ce soir. Tu voudrais nous accompagner ? »

Ces mots viennent d'une femme qu'il voit tous les jours au travail mais dont il n'a jamais tellement remarqué les traits. Pour la première fois depuis qu'il la connaît, il se rend compte d'une lueur qui émane de ses yeux, une lueur qui efface celle des yeux de...

« Désolé, Anna, j'ai à faire ce soir, lui répond-il en tirant sur le nœud de sa cravate, histoire de l'éloigner un peu de son cou.

— Je ne te crois pas. »

La réponse franche décontenance Aaron. C'est la première fois qu'elle lui parle avec autant de familiarité.

« À chaque fois qu'on te demande de faire quoi que ce soit, ta réponse est non. Tu dois prendre du temps pour toi. Alors... qu'en penses-tu ? »

À sa grande surprise, Aaron s'entend dire oui.

« Parfait. Je savais que tu ne pourrais pas éternellement refuser, sourit Anna, lui faisant un clin d'œil. »

Une heure plus tard, alors qu'Aaron monte l'escalier depuis le sous-sol de son appartement jusqu'à son étage, il se remémore les événements de la journée. Au fur et à mesure qu'il grimpe l'escalier, son pas se fait léger. La concierge interpelle Aaron aussitôt qu'il arrive à l'étage.

« Bonsoir, Monsieur. Le procès s'est bien déroulé au tribunal ? »

— En fait, pas du tout, Madame. Mais là, j'en suis satisfait quand même.

— Ah, mais bon, je suis bien contente d'entendre ça. Je remarque quand même que vous avez le pas plus vif », constate-t-elle, en retournant au travail.

Aaron esquisse un sourire. Il retourne ensuite dans sa chambre afin de se préparer pour sortir au pub. De retour dans le couloir, il surprend la concierge qui pousse un petit cri :

« Bonne soirée, Monsieur... vous m'avez fait peur, je ne vous avais pas reconnu... »

— À vous aussi, Madame », lui répond-il chaleureusement.

Appuyée sur son balai, elle regarde Aaron, sans cravate et chemise déboutonnée, descendre l'escalier. Il ouvre la porte cochère et émerge dans la rue, la chaleur agréable du soleil couchant se faisant sentir sur son cou.

